



392

LES MODES PARISIENNES

Chapeau et bonnet de M^{lle} L. L'Aborde rue Richelieu 77 — Mantelet des magasins
des fabriques Françaises et Belges rue Vivienne au coin du boulevard — Lingerie de M^{me} Colas
rue Vivienne 47 — Chaussures de Meiev rue Tronchet 77

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.
Ayuntamiento de Madrid

Imprimé par Moitte rue Figeac 28 Paris.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
OGLOU LE PIRATE (3^e et dernière partie), par LÉON
GOZLAN. — UNE CONSPIRATION SOUS LOUIS XVIII,
par ADOLPHE ADAM. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. —
RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Voici venir l'automne, cette belle saison que nous aimons, dont nous voyons avec regret passer les beaux jours, car après eux vient l'hiver, le triste hiver!

Les toilettes d'été, moins riches que celles de l'hiver, sont généralement plus gracieuses et plus variées. Nous

excepterons des modes d'hiver les toilettes de bal, qui appartiennent à l'été factice des nuits de fête.

Les robes de foulard fond brun semé de bouquets, palmes ou guirlandes de fleurs, deviennent fort nombreuses, parce qu'elles tiennent de l'été par leur légèreté, de l'automne par leurs nuances sérieuses. Du reste, ces robes peuvent être égayées de canealous blancs en jaconas ornés de broderies anglaises. Les jupes pouvant se détacher facilement des corsages.

Nous avons déjà dit que les canealous de jaco-

nas devaient être faits, de même que les corsages de robe froncés, avec chemisette *y attenante*. Les broderies anglaises qui les garnissent sont à dessins riches et très à jour. La bande qui fait basque au bas de la ceinture ne doit pas avoir de hauteur plus de dix à douze centimètres.

Madame Célestine Quillet fait beaucoup, pour costumes simples, de redingotes à corsage-veste en armure verte, grise, bleue, à rayures satinées devant d'une couleur tranchante sur celle de la robe.

Pour compléter une toilette simple, nous recommandons un nouveau col de madame Colas (1), lequel est composé de neuf dents rondes en jaconas double, ayant au milieu une légère broderie; autour de chaque dent, il y a trois petits lacets de coton rattachés les uns aux autres par un point de chausson, ce qui fait trois rangs de jour; ensuite chaque dent est attachée l'une à l'autre, du haut seulement. On ne peut pas s'imaginer combien ces cols sont jolis et distingués, ils remplacent avec beaucoup d'avantage les cols piqués.

Il se fait pour les jeunes personnes des robes en coutil ou en batiste écrue à corsage-veste séparé des jupes, à manches demi-longues avec sous-manches blanches ouvertes bordées de broderie anglaise; des bracelets de velours noir retenus par une boucle d'acier. Le col à dents mentionné plus haut, ou le petit col en broderie anglaise, les chapeaux de paille mélangés violet et paille, noir et paille, ou gris orné de rose, complètent bien ces costumes simples.

(1) Rue Vivienne, 47.

Les manches ouvertes du bas garnies en engageantes ont été adoptées de suite sans la moindre opposition, ce qui est assez rare.

On peut remarquer à toutes les époques une lutte opiniâtre entre deux modes tout à fait opposées, jusqu'à ce que l'une des deux succombe sous l'autre : les manches amadis ou manches justes eurent beaucoup de peine à triompher des manches larges; les coiffures basses luttèrent longtemps avec les coiffures hautes.

L'été dernier, on a voulu faire revenir la mode des souliers. Cet essai, d'abord assez timide, prend cette année avec un peu plus de témérité. Nous croyons cependant que les brodequins ne seront pas abandonnés complètement. Les souliers sont gracieux, élégants, coquets; mais les brodequins sont commodes.

Aussi voyons-nous beaucoup de dames se faire faire, chez Meier (1), des bottines tout en peau anglaise en prévision des promenades d'automne.

Pour en revenir aux manches ouvertes, la grande mode de l'année, il faudra pourtant les supprimer, au moins pour les costumes du matin et de la matinée, lorsque viendront les journées froides; on pourrait cependant les conserver en adoptant dessous un bout de manche ouaté, enjolivé de fourrure au bord.

Il se fait quelques robes de chambre sans par-dessus, les unes en cachemire uni, les autres en cachemire à fleurs : elles sont doublées de soie; le corsage est fermé ou ouvert à volonté, parce qu'il a les devants doublés de soie, ouatés légèrement, et piqués de manière qu'en les ouvrant le corsage se trouve orné de deux revers; les manches sont aussi à revers.

Madame Julien (2) prépare ses modes d'automne et d'hiver; parmi les premières, nous avons remarqué de charmantes capotes. D'abord :

— Une capote de crêpe gris ayant au bord cinq volants, trois en petit ruban de taffetas rose festonné, et deux volants gris formés par le crêpe double; le même ornement se reproduit de distance en distance; le dessous de passe orné de touffes de petites fleurs de mauve roses nuancées;

— Une autre, en crêpe violet, a son ornement de crêpe froncé en spirale, et une blonde noire suit la spirale; de chaque côté, est une touffe de fleurs violettes mêlées d'avoine de velours noir; le dessous de passe en mêmes fleurs, avec avoine noire;

— Une capote blanche en crêpe lisse est garnie sur la passe de trois bandes de biais froncés espacées entre elles de la largeur de ces bandes; sur chaque biais en montant, est un apprêt de satin bordé de blonde; l'apprêt de satin a la largeur d'un petit rouleau aplati;

(1) Rue Tronchet, 47.

(2) Boulevard des Italiens, 24.

— Une capote de satin lilas est garnie dessus par deux volants de blonde blanche très-espacés l'un de l'autre; de chaque côté, est une touffe de pensées en velours lilas et violet nuancé; le dessous de passe est recouvert d'une blonde posée droite au bord et froncée en dedans, avec pensées de chaque côté.

Les chapeaux ou les capotes élégantes sont toujours ornées de bouquets de plumes de chaque côté ou d'un marabout moucheté.

Madame Julien fait aussi de très-jolies capotes de satin de couleur foncée ornées d'entre-deux en blonde de soie noire.

Une toilette de bon goût, qui tient un peu de l'été et de l'automne, est celle qui est représentée par la gravure de ce jour : capote de crêpe et taffetas; robe et mantelet de taffetas feutre. Le même costume en gris est aussi fort bien, car il faut reconnaître que les blondes ou les dentelles de couleur ne sont bien qu'en nuances douces; figurez-vous, en effet, une dentelle rouge ou vert-pomme!

Nous avons vu préparer, pour une étrangère qui veut être à la mode l'hiver prochain, une robe du même genre en beau damas violet à des-sins noirs, garnie devant de neuf rangs en montant de petits galons veloutés violet et noir, le dernier rang faisant tête à une dentelle de laine noire à grandes dents, quoique basses; et un mantelet de velours noir assez grand et coupé de manière à couvrir les bras, garni de deux rangs de haute dentelle de laine noire, le dernier rang surmonté d'une passementerie-dentelle formant de grands anneaux enlacés; cette broderie bordait aussi le devant et le haut du mantelet.

On prépare dans les ateliers de broderie beaucoup de devants de robes brodés au passé, et mélangé d'une petite passementerie-picot de chaque côté qui forme des arabesques au milieu des fleurs de la broderie au passé.

Les fabriques de Lyon ont reçu des demandes d'étoffes brochées très-riches; il paraît, d'après cela, que ces étoffes seront encore en grande faveur l'hiver prochain.

Les étoffes unies s'enrichiront de broderies. Ainsi nous savons qu'on fait faire des robes à volants brodés au bord en broderie mate en soie.

Il y aura grand choix de redingotes à disposition : c'est-à-dire ornées de dessins sur les devants, ces dessins tissés dans l'étoffe.

Une toilette assez en faveur pour le moment se compose :

— D'une capote de crêpe ornée de blonde en forme de porte par derrière; — d'une robe de taffetas garnie de trois volants à tête découpés et gaufrés; le corsage ouvert devant, bordé de deux petits volants découpés; les manches, très-larges du bas, bordées de deux volants découpés, le second à tête; — d'une pointe de dentelle de

laine noire, — de bottines de satin de laine assorti de couleur à la robe; — d'une ombrelle blanche bordée d'une haute frange.

LOMÉNIE DE V***.

Détails du Dessin.

Capote de crêpe ornée d'une fanchon en taffetas garnie de frange. Mantelet de taffetas orné de blonde de soie surmonté de cinq rangs de petits galons de soie. Ce mantelet a un revers dont les pointes viennent se perdre à la hauteur du dernier rang de galon. Il est garni de blonde et surmonté de cinq rangs de galon. Redingote en taffetas pareil à celui du mantelet garnie de sept rangs de galon, le dernier rang faisant tête à une blonde haute de neuf à dix centimètres.

Bonnet de dentelle orné de rubans. Robe de chambre en cachemire imprimé doublée de taffetas rose, à corsage à revers ouatés et piqués. Ces revers pouvant se fermer à volonté. Jupons brodés au bas, sur une hauteur de vingt-cinq à trente centimètres, en broderie anglaise. Col formé de dents brodées, et entouré de lacets rattachés les uns aux autres par un point de chausson. Sous-manches de batiste d'Ecosse brodées à l'anglaise. Pantoufles de velours.

PATRONS.

Corsage-veste à basques. On peut découper le bas en dents retournées, c'est-à-dire qu'on double le bord et qu'on coud les dents pour les retourner ensuite, comme cela se fait au bas de jupons de percale.

Bas de jupon broderie anglaise. Col de tulle-jour en application de mousseline double.

OGLOU LE PIRATE.

(SUITE ET FIN.)

« Nous nous faisons vieux, Oglou!

— Ah! tu mens, Assam, — tu n'es pas vieux; — ta table est pleine de mets qui t'endorment, ton harem manque d'espace pour tes nombreuses femmes, tu n'es pas vieux, — mais tu es, — mais tu es vendu! »

Assam pleura un instant; Oglou crut avoir ramené son ami à de meilleurs sentiments: « Des vaisseaux! Assam! cria-t-il, des boulets, et tonne sur les mers la barbaresque, et tonne Alger; toi et moi sur le pont, le pont rouge de sang chrétien; puis Alger tournant, dans sa ronde de nuit, autour de ses prises, de son butin, de sa richesse.

Assam murmura: — Oglou, le dey m'a chargé de te nommer premier trésorier de la régence: voilà la clef de cinq caveaux d'or.

— Des caveaux d'or, quand je demande du fer! des sequins, quand je mendie des boulets! Assam! Assam!

Mais Assam n'était plus là; — Oglou sortit, et le peuple, déjà averti par le vizir, cria sur son passage:

« Vive Oglou, trésorier de la régence! vive Oglou!

On ne doit pas s'étonner de la toute-puissance d'Assam sur la volonté du dey, vieillard toujours ivre d'opium, hébété par la débauche, et trop heureux d'avoir un homme qui gouvernât pour lui: à défaut d'un homme, c'eût été un lion. Venu trésorier, Oglou méprisa sa charge et descendit dans les caveaux d'or qu'une seule fois dans deux ans; pendant deux ans il ne souilla ni ses yeux ni ses doigts d'un or dont la conquête avait été si noble, mais dont l'emploi était si dégradant, si inutile: un or qui se rouillait, disait-il, au lieu de se transformer en voiles menaçantes, en vaisseaux chargés de pirates. Dans ses tristes nuits d'insomnie, une idée lui vint, comme il lui en vint une cette fameuse nuit où il lança des flammes sur la mer.

Il éveille ces mêmes quatre hommes mutilés qui l'avaient si merveilleusement secondé dans son expédition de Tunis; et, sans lumière, sans bruit, la clef des cinq caveaux à la ceinture, il descend dans les souterrains où est l'or, en remplit dix tonneaux, des sacs, ses poches, son turban, et se retire avec eux.

« Maintenant, leur dit-il, tenez-vous prêts au point du jour: la mer est couverte de vaisseaux chrétiens qui la sillonnent, et des vaisseaux lourds de leurs chargements; à nous la mer, les vaisseaux et leurs chargements! Que vous importe les boulets de l'arsenal, et l'arsenal qui nous est fermé; qu'Assam en garde les clefs! nous n'avons plus besoin de rien au point du jour! »

Au point du jour, ils sortirent de la rade, et, le visage riant comme de jeunes icoglans qui vont se promener à Bujoukdéré sur le Bosphore, ils s'éloignèrent de la côte, chargés d'or, chantant Allah!

— Navire!

— Navire!

Ils montent sur son affût l'unique canon qu'ils eussent caché à tous les yeux, l'emplissent de poudre; mais au lieu de boulets, ils y glissent des poignées d'or, des sequins, des louis de France, des guinées d'Angleterre, des doubloons d'Espagne; et ils pointent.

— Feu! et la mitraille d'or tue, la poignée de doubloons fait voler en éclats cordages et matelots; les louis criblent les voiles, enfin la décharge opulente abîme le navire français.

Il se rendit.

Il avait coûté cinq cent mille francs d'or, en munitions sacrifiées à sa conquête, et il en valait tout au plus cent mille. Mais il était pris! et la toile et les draps de son chargement réjouiraient Alger.

Les pirates rentrèrent; toute la ville descendit au bord de la mer; les beaux jours de la ville et des faubourgs furent retrouvés. Chacun eut sa



part de prise; on porta Oglou en triomphe, Assam frémit. Sa douleur fut d'autant plus amère, qu'il venait d'être nommé dey à la place du vieillard imbécile qui en avait le nom, et qu'il était décidé à signer une paix perpétuelle avec les nations dont Alger avait été la terreur. Il devait son titre au mariage qu'il avait contracté avec la fille aînée du dey.

Quelle que fût son amitié pour Oglou, il fut forcé de lui retirer son emploi de trésorier, et de l'exiler honorablement dans un château magnifique au bord de la mer, afin que le pauvre vieillard, devenu inutile, pût encore jouir de la vue de ce champ de bataille où il avait acquis tant de gloire et si peu de prudence.

On exila Oglou.

La paix fut signée entre Alger, la France, l'Angleterre, l'Italie et la Hollande.

Oglou partit pour son château.

Des années s'écoulèrent.

Quand le vieux dey, car Assam vieillit aussi, avait quelques loisirs, il allait visiter Oglou, qui lui offrait du café à genoux, une pipe, mais lui parlait peu. Un jour l'émotion étouffa le vieux pirate.

« Viens, lui dit-il; et Oglou montre à Assam la chambre où il y avait des tapis des Indes. — Tu en es digne, lui dit Assam. Il lui montre la salle des pendules; il y avait soixante pendules. Assam ajoute : — Tu en es digne. — La salle où des femmes belles et jeunes dormaient : — Tu en es digne, dit toujours Assam; et ouvrant ensuite un petit cabinet, Oglou laisse voir au dey un mur tout nu, où pendaient à un clou un pantalon de matelot, un bonnet rouge de matelot, un bour-nous sale et goudronné de pirate. Assam rougit.

— Tu n'en es pas digne! » s'écria à son tour Oglou.

Assam ne revint plus voir son ami. Mais, comme il l'aimait toujours, il fit bâtir une petite tour d'où il pouvait suivre de l'œil Oglou dans ses promenades solitaires.

Un jour, il aperçoit Oglou qui ôte son turban, va le cacher dans un taillis, et qui se retire aussitôt.

Qu'est-ce que cela signifie?

De nouveau Oglou revient, rampant à terre, comme un lévrier en arrêt, et s'élance sur son turban, qu'il remet plus loin sur sa tête en courant à toutes jambes.

Ce manège se renouvelant à plusieurs reprises, Assam acquit cette conviction que le pauvre Oglou, désespéré de ne pouvoir plus voler les autres, se volait lui-même; son turban représentait un vaisseau européen dont il s'emparait et qu'il emportait.

Depuis six ans, Oglou, abandonné de la cour, mais honoré du peuple, vivait dans sa retraite, volant ainsi son propre turban, lorsque de graves

plaintes furent portées contre lui par les consuls de France et d'Angleterre. Il fut accusé de faire naufrager, au moyen de feux qu'il promenait sur la côte, les bâtiments qui, en cherchant l'entrée de la rade, prenaient ses feux pour des phares indicateurs. Malheureusement vingt bâtiments avaient péri quand on découvrit ce criminel subterfuge.

Toute l'amitié d'Assam ne sauva pas Oglou du jugement qui l'attendait; les consuls demandèrent sa tête : c'était une réparation et une justice.

Mais le peuple, qui adorait Oglou, ne consentit pas à cette exécution; il se souleva, assiégea avec fureur les portes du château où régnait Assam, les enfonça avec violence, et, déjà irrité pour les précédents peu nationaux du dey, il l'étrangla et le fit manger par son lion.

Et comme le peuple ne s'arrête pas en chemin de vengeance, il se porta à la maison des consuls, en abattit les drapeaux et en souilla les écussons.

Oglou fut proclamé dey dans la même journée.

Un coup de canon tiré du fort annonça la guerre avec toutes les nations européennes, guerre d'extermination dont les villes commerciales de la Méditerranée se souviennent.

Oglou reçut dans l'histoire le surnom de Pirate.

LÉON GOZLAN.

UNE CONSPIRATION SOUS LOUIS XVIII.

Les gens du monde se font l'idée la plus fautive qu'on puisse imaginer des artistes en général, et surtout de ceux de théâtre, avec lesquels ils se trouvent le moins en rapport. A les entendre, c'est une vie de paresse, d'insouciance et de plaisir que celle du comédien. Ils ne se réunissent entre eux que pour des orgies ou des parties fines; toujours gais, toujours contents, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ce sont les gens les plus heureux du monde : quel mal ont-ils donc en effet à se donner? La peine de venir le soir s'affubler d'un costume analogue au rôle qu'ils vont réciter devant un public qui les paye amplement en applaudissements, de la légère fatigue qu'ils éprouvent, sans compter les énormes appointements que le directeur est obligé de leur payer à la fin du mois. Cette opinion est loin d'être partagée par les personnes qui fréquentent l'intérieur des théâtres. Quelle vie plus remplie, plus laborieuse que celle du véritable artiste! Que de privations il doit s'imposer, que d'études il doit faire, s'il veut atteindre un rang élevé dans son art, ou le conserver, s'il y est parvenu! Quand vos yeux sont charmés des grâces séduisantes de cette ravissante bayadère, qui, le sourire sur les lèvres, vous pa-

rait exécuter avec tant d'aisance et de facilité ces pas gracieux qui arrachent vos applaudissements, certes, vous ne vous imaginez pas tout ce qu'il lui a coûté et ce qu'il lui coûte chaque jour de travail pour arriver à ce résultat. Et ne croyez pas que le but une fois atteint, il ne faille pas un travail incroyable pour s'y maintenir. Chaque fois que la déesse de la danse, que l'inimitable Taglioni doit paraître devant le public, dès le matin elle s'exerce comme ferait une commençante; pendant des heures entières, elle pratique ces premiers éléments de la danse, qui doivent lui conserver sa souplesse et sa vigueur; puis, épuisée de fatigue, elle prend un peu de repos, et après un léger repas, elle paraît devant le public, qui se retire transporté d'admiration, lorsque l'artiste rentre chez elle exténuée, pour recommencer le lendemain matin ce travail, qu'elle ne négligera pas un seul jour, tant qu'elle voudra conserver sa supériorité si marquée. Quand la Malibran devait chanter, le matin elle restait des heures à faire des gammes dans tous les tons et tous les exercices de voix possibles, mais sans jamais essayer de chanter le rôle qu'elle devait dire le soir, pour conserver toute son inspiration, et néanmoins avoir la voix assez assouplie et assez docile pour que toutes les fantaisies artistiques qu'elle improvisait si délicieusement lui vinssent avec cette sûreté d'exécution qui ne lui a jamais manqué. Il y en aurait trop à dire sur les travaux des grands artistes, des artistes consciencieux et véritablement dignes de ce nom. C'est d'une classe beaucoup plus modeste, des choristes d'opéra que je veux m'occuper aujourd'hui.

Je ne prétends pas vous dire que leur *art* exige de grandes études et des travaux bien assidus. Hors les heures consacrées aux répétitions et aux représentations, leur temps est à eux tout entier; mais leurs appointements sont modiques et ne peuvent suffire à leur existence, aussi n'existe-t-il pas de plus grands cumulards que les choristes : les uns donnent des leçons de musique à la petite propriété, ou copient de la musique; presque tous chantent dans les églises, renouvelant la vie de l'abbé Pellegrin

Qui dînait de l'autel et soupait du théâtre.

D'autres sont musiciens dans les légions de la garde nationale, ou dans les bals qui ne commencent qu'à l'heure où finissent les spectacles. A force de travail et de peine, il en est qui parviennent à se faire quatre ou cinq mille francs de revenu, année commune; lorsqu'ils sont jeunes, ambitieux et se sentent quelques dispositions, alors ils économisent de quoi acheter une garde-robe et se lancent en province, d'où ils nous reviennent quelquefois avec un talent digne de nos premiers théâtres.

C'était dans les premières années de la restau-

ration. Louis XVIII n'était pas dévot, mais il croyait de sa politique de le paraître; et voulant donner un exemple édifiant à ses fidèles sujets, et complaire à son entourage de cour, qui lui persuadait que ce n'était que par la religion qu'il parviendrait à abattre l'*hydre révolutionnaire*, il résolut de donner un grand spectacle d'humilité chrétienne, en allant solennellement faire ses pâques à sa paroisse, feu l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois. C'était par une belle matinée d'avril, et dès le matin des troupes étaient sur pied pour former la haie dans le court espace qui sépare le palais des Tuileries de l'antique église. Une foule immense remplissait les cours du Carrousel et la façade du Louvre.

Le roi était dans une calèche découverte avec toute sa famille. Sa figure narquoise contrastait avec les visages, plus conformes à la circonstance, de son frère le comte d'Artois, et de sa nièce la duchesse d'Angoulême, dont l'auguste époux avait, selon son usage, l'air de ne penser à rien, tandis que son frère, le duc de Berry, paraissait assez ennuyé de cette cérémonie, qui ne plaisait guère à ses habitudes, mais à laquelle son respect pour son oncle le forçait à se prêter. Le roi promenait sur la foule cet œil bleu et perçant si spirituel et si incisif, donnait force coups de chapeau, saluait à droite et à gauche, quand les cris de vive la famille royale! vivent les Bourbons! venaient jusqu'à lui; enfin il faisait son métier de roi en promenade, de la manière la plus satisfaisante. De temps en temps pourtant sa figure prenait une expression sombre qu'il s'efforçait de réprimer à l'instant; c'est lorsque parmi les gardes royaux au milieu desquels passait le cortège il apercevait la figure basanée et les longues moustaches d'un de ces vieux grognards qu'on avait incorporés dans la nouvelle milice d'élite. Le bruit du canon, la foule qui se pressait autour d'eux, cet air de fête général, rappelaient à ces vieux soldats des souvenirs qui contrastaient péniblement pour eux avec le présent. Ils se rappelaient leur entrée à Vienne, à Berlin, dans les principales capitales de l'Europe, leur retour triomphal à Paris, ces acclamations qui alors étaient pour eux, ces cris de vive la grande armée! vive Napoléon! qui tant de fois avaient fait battre leurs cœurs, tandis que maintenant, leur règne, celui du sabre, était passé; ils se voyaient réduits à faire escorte à un roi qui allait communier. Mais, il faut le dire, la physiologie des bourgeois placés derrière eux était tout autre; là, on lisait le contentement. Nous avons toujours admiré Napoléon, mais à l'époque de sa chute on ne l'aimait pas et l'espoir de la paix et de la tranquillité avait fait bien des partisans à son successeur. Qui ne se rappelle avoir vu des mères serrer avec amour leurs enfants contre leur sein, et s'écrier : Au moins maintenant nous pourrions mourir avant eux! La conscription avait bien

été rétablie, malgré les promesses imprudentes du comte d'Artois, mais toute chance de guerre paraissait impossible, et le service militaire ne paraissait qu'une corvée assez douce, dont on pouvait s'exempter à prix d'argent, tandis que, sous l'empire, les familles, après s'être ruinées pour racheter un enfant chéri, l'espoir de leur race, l'aient vu enlever comme garde d'honneur, et tomber enfin, quoiqu'un peu plus tard, sous le fer ennemi.

Le cortège était arrivé devant l'église presque entièrement tendue de vieilles tapisseries des Gobelins représentant la naissance de Vénus, les travaux d'Hercule ou tout autre sujet mythologique, contrastant grotesquement avec l'objet de la cérémonie pour laquelle elles avaient été mises au jour. Une espèce de tente était dressée devant le porche de l'église; la musique de la garde nationale faisait entendre les airs de *Vive Henri IV*, *Charmante Gabrielle* et *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille*, qu'on était alors convenu d'appeler des airs nationaux, comme depuis on a donné le même titre à l'air allemand sur lequel M. Delavigne a appliqué les vers de la *Parisienne*. Louis XVIII descendit péniblement de sa voiture et s'apprêtait à entrer dans l'église, lorsque le curé parut à la tête de son clergé et commença une fort belle harangue. Cela fit faire la grimace au roi, qui prévit que, grâce à la faconde du digne pasteur, il allait être obligé de se tenir sur ses jambes, chose qu'il avait en horreur. Cependant, comme il s'était promis de se sacrifier en tout ce jour-là, il fit d'abord très-bonne contenance. Mais, l'éloquence du curé prenant une extension démesurée, il commença à se dandiner tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre. Cette habitude, cette allure bourbonnienne était si connue qu'on fut loin de la prendre pour une marque d'impatience, et le pauvre roi cherchait en vain autour de lui une figure qui sympathisât avec ses souffrances; il aperçut enfin le duc de Berry, qui paraissait ne pas prêter grande attention au discours, et lui fit signe de s'approcher. « Berry, cela est terriblement long. — Oui, sire. — Est-ce que ce ne sera pas bientôt fini? — Sire, je partage toute votre impatience. — Non pas vraiment; car vous avez de bonnes jambes, et moi je ne puis plus me tenir sur les miennes et je souffre horriblement. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de faire finir ce supplice? — Si fait, sire, rien n'est plus facile, et si vous m'y autorisez.... — Oui, Berry, allez, mais que cela n'ait pas l'air de venir de moi. » Le duc de Berry s'approchant d'un officier des gardes du corps, lui dit quelques mots à l'oreille. Dès ce moment Louis XVIII eut l'air de prêter une plus grande attention au discours; le curé, enchanté, arrondissait ses périodes et donnait cours à sa verbeuse éloquence, quand tout d'un coup sa voix est couverte par les *boum boum* de la grosse

caisse et les mugissements des ophicléides et des trombones. La musique venait d'entonner l'air de *Vive le roi, vive la France*, les acclamations s'élèvent de toutes parts, le bruit des cloches sonnées à grande volée vient s'y mêler. C'est un brouhaha universel, ceux qui entourent le roi se regardent d'un air ébahi; le curé reste la bouche béante, confondu de cette interruption inattendue. Louis XVIII paraît impassible, mais un sourire imperceptible remercie le duc de Berry du service qu'il vient de lui rendre; il fait un pas en avant, le clergé le précède, toute la cour le suit, et bientôt il se trouve commodément assis dans un des fauteuils dorés disposés à l'entrée du chœur pour la famille royale. Le peuple n'est admis que dans les bas côtés, tandis que la nef est remplie de la suite du roi, entouré lui-même de ses plus fidèles serviteurs, qui par derrière semblent lui faire un rempart de leur corps, mais personne n'est placé devant lui.

Cependant l'office commence : il peut durer autant que l'on voudra, Louis XVIII est comme cloué dans son fauteuil, plusieurs coussins sont disposés devant lui de manière que les génuflexions obligées lui soient aussi douces que possible. Les chantres psalmodient les Heures qui précèdent la grand'messe, les prêtres sont dans leurs stalles, le chœur est presque entièrement vide, lorsqu'un personnage sort par la porte d'une sacristie. C'est un grand jeune homme maigre, revêtu d'une soutane et d'un surplis, il traverse rapidement le chœur pour aller se mettre dans une des stalles, mais il s'aperçoit qu'il a oublié de s'incliner devant le tabernacle : il revient vers l'autel et fléchit le genou sur une des marches. Un bruit singulier se fait entendre, c'est celui d'une épée qui s'échappant de sa soutane glisse sur les dalles. Le jeune homme se hâte de cacher l'arme meurtrière recouverte par les habits pacifiques du lévite, et il regagne sa place, où il entonne tranquillement le verset du psaume que l'on chante. Cette tranquillité est loin d'être partagée par ceux qui entourent le roi. Les visages pâlisent, on chuchote, on donne des ordres, les crosses des fusils retentissent sur le marbre sonore du temple; on va, on vient, le mot est donné en un instant; on commence à faire évacuer les bas côtés, qui se garnissent de troupes : le roi demande la cause de ce tumulte; un de ses aides de camp lui parle à voix basse, et bientôt ce mot circule dans toutes les bouches : Un prêtre armé qui en veut aux jours du roi! Cependant le malencontreux auteur de tout ce remue-ménage, dont il ne se doute guère être la cause, continue à psalmodier d'une voix ferme et vibrante, lorsque deux grands-officiers s'approchent de lui. L'un d'eux lui adresse la parole : « Monsieur, suivez-nous à l'instant. — Pardon, monsieur, je ne puis pas. Je suis nécessaire ici; quand la cérémonie sera terminée, je suis tout à

vos service. Et il se remet à chanter. — Monsieur, il faut nous suivre à l'instant, je vous le répète, mais tâchons d'éviter le bruit et de ne pas faire de scandale; venez à la sacristie, toute résistance serait inutile, ne nous contraignez pas à employer la force. — Puisque je ne puis faire autrement, je vous suivrai; mais je vous prie de faire attention que c'est vous qui me forcez à quitter mon poste. Je vous suis. » La sacristie est pleine de soldats, notre jeune homme se voit en entrant placé entre deux fusiliers qui ne lui laissent pas faire un geste. « Ah ça! m'expliquera-t-on ce que cela veut dire? s'écrie-t-il. — Contentez-vous de répondre à monsieur, lui dit-on en lui montrant un homme revêtu d'une écharpe blanche placé près d'une table à laquelle est assis un autre individu muni de tout ce qu'il faut pour écrire. L'interrogatoire commence: « Vous avez des armes sur vous? — Des armes, non, j'ai une épée. Voilà tout. — Mettez qu'il avoue être armé. — Pourquoi avez-vous caché si soigneusement cette épée sous votre soutane? — Parce que l'usage n'est pas de la porter par-dessus. — Monsieur, pas de plaisanteries, songez qu'une accusation grave pèse contre vous, qu'il y va de votre tête. — De ma tête! Ah ça! est-ce que c'est une mystification? Commençons donc à nous entendre. — Votre profession? — Musicien. — Et pourquoi un musicien se déguise-t-il en prêtre, et cache-t-il des armes sous ces habits d'emprunt? — Ces habits sont les miens et cette épée aussi. Je suis trombone dans la garde nationale et chanteur de cette église. J'attendais la fin du discours de M. le curé pour venir après la fanfare me déshabiller ici et chanter mon office. Mais on ne l'a pas laissé finir, ce brave homme, on nous a dit de jouer au milieu de son sermon, et quand je suis accouru ici, je n'ai eu que le temps de passer ma soutane par-dessus mon uniforme; et maintenant, avec votre permission, je vais l'ôter tout à fait, car l'office est presque fini et ma légion me réclame. » Ici la scène change, les juges se mettent à rire, le procès-verbal commencé est déchiré, et l'accusé partage bientôt l'hilarité de ses juges en apprenant que lui, pauvre diable, a été pris pour un conspirateur et a failli mettre tout le gouvernement en émoi. Le calme et la tranquillité se rétablissent dans l'église, les bas côtés sont de nouveau livrés à l'empressement du peuple, qui ne peut rien voir; et le roi, en apprenant la cause futile de tout ce tumulte, a grand'peine à tenir son sérieux. En sortant de l'église, il cherche à reconnaître parmi le groupe de musiciens celui qui a causé tant d'inquiétude, et l'aperçoit, les joues gonflées comme un Borée de dessus de porte, soufflant avec ardeur dans son trombone. Le roi sourit de nouveau, et lui fait en partant un petit signe de tête, comme pour le remettre de l'émotion qu'a dû lui causer sa courte arrestation. Je crois que le tromboniste

fut si ravi de cette marque de royale faveur, qu'il resta court de quelques mesures, ce qui ne lui arrivait jamais, mais je ne suis pas bien sûr de cette circonstance. Si vous voulez en être certain, pour la plus grande fidélité de l'histoire, demandez-le au *Postillon de Lonjumeau*, ou plutôt à celui qui le représente et le chante d'une manière si originale, car le conspirateur n'était autre que Chollet, qui depuis a si bien fait son chemin, mais qui aime à se rappeler et à raconter à ses amis les commencements pénibles de sa vie d'artiste. Voilà comment je suis devenu son historien. Dieu veuille que quelque théâtre, quelque paroisse ou quelque musique de légion, nourrisse encore dans son sein un acteur digne de succéder à l'ancien chanteur favori du public de l'Opéra-Comique.

ADOLPHE ADAM.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

*. Jenny Lind s'est embarquée pour l'Amérique, où M. Barnum, qui l'a engagée à raison de 200 livres par concert (5,000 fr.), et pour une série de cent cinquante concerts, espère récolter le double des 750,000 fr. qu'il s'est obligé à lui payer. A la vérité, il aura en sus à payer Benedict Beletti et une jeune chanteuse, miss Andrew, qui accompagnent Jenny Lind; mais M. Barnum calcule sur 12 à 15,000 fr. par concert. Ce M. Barnum est le spéculateur heureux qui avec le nain Tom-Pouce gagna 3 millions de francs.

Jenny Lind s'est réservée la faculté de chanter dans chaque ville où l'on donnera concert, une fois au moins au profit des pauvres; et elle commencera ses actes de bienfaisance durant la traversée. Elle donnera à bord un concert au profit de l'équipage. Le bateau à vapeur n'a plus un hamac disponible. Les passagers étant nombreux, le concert sera productif.

Jenny Lind a mieux aimé traverser les mers que d'aller en Russie. L'empereur lui avait envoyé un engagement en blanc, qu'elle était libre de remplir à son gré. Elle ne l'a pas voulu signer, et a décliné l'offre impériale par le motif que l'on n'était pas sûr, une fois entré dans un pays sans constitution, de pouvoir en sortir à volonté. « Supposons, disait-elle au baron G***, qu'il prenne à votre maître la fantaisie de vouloir me retenir après l'expiration de mon engagement, qui oserait contre-dire ce caprice? Baron, j'aime ma liberté. Dites à l'empereur que je le remercie. »

Comme les Américains seront fiers de cette préférence!

*. Le directeur du Vaudeville vient d'engager mademoiselle Déjazet.

On répète une pièce en un acte de MM. Laurencin et de Forges, et la grande pièce de MM. Royer, Carré et Narrey.

*. Privé du *Sopha*, le théâtre Montansier a donné trois nouveautés en deux jours; ce qui lui permettra d'attendre le 4^{er} septembre, époque à laquelle vont paraître successivement: la *Petite Fille égarée*, pour le début de la petite Montaland; le *Duel au baiser* et la *Plus belle Nuit*, qui précéderont la pièce de rentrée d'Achard (ouvrage qu'on attend de Boulogne, où l'auteur, M. Bayard, l'a terminé).



Explication du dernier Rébus.

Une vieille sous chat abattue par laie van, R en plat sépare D rame au verre.
(Une vieille souche abattue par les vents est remplacée par des rameaux verts)

BOARDING HOUSE DE NEUILLY.

Locations au mois ou à terme, appartements et chambres, emplacement pour chevaux et voitures. — S'adresser à M. Aubert, Vieille-Route, n° 40, à Neuilly, près Paris, en face la rue des Huissiers.

London illustrated news. Pour toutes les personnes qui connaissent la langue anglaise, il ne peut exister de publication plus agréable et intéressante que ce modèle des journaux illustrés. Le *London illustrated* paraît à Londres tous les samedis, — il est distribué à Paris tous les lundis. C'est un journal à la fois politique, littéraire et artistique : il contient plus de dessins qu'aucun journal français. Pour les personnes qui veulent se familiariser avec la langue anglaise, c'est une excellente occasion de lectures hebdomadaires. — On souscrit à Paris chez Aubert et C^{ie}, place de la Bourse. Prix, pour trois mois, à Paris, 9 fr. 50 ; — pour trois mois dans les départements, 10 fr. 50. — Les abonnements partent du 1^{er} du mois.

Ameublements parisiens, très — magnifique collection de tentures de lits et croisées, — de meubles riches et simples, — de chaises et fauteuils, etc., etc., puisés aux meilleures sources. 66 feuilles sont en vente ; prix de la feuille, coloriée avec un soin tout exceptionnel : 4 fr.

Le Coloriste de la Fleur. Album à l'aide duquel on peut apprendre seul à colorier la fleur. Chaque feuille en noir est accompagnée d'un modèle colorié et de toutes les indications nécessaires pour qu'on puisse facilement copier ce coloris. Prix de l'Album colorié : 20 fr.

Galerie de l'industrie parisienne. Collection de dessins représentant différents objets de la fabrication parisienne, tels que *pendules, candélabres, métiers à broder, machines*, etc. Prix de la feuille en couleur : 4 fr.

Enveloppes comiques. 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

Portraits d'après nature. Un artiste lithographe dessine les portraits d'après nature, sur pierre, en deux séances, et en livre 50 exemplaires imprimés sur beau papier vélin satiné, — le tout pour 50 francs les portraits d'hommes, et 60 francs les portraits de femmes.

S'adresser chez Aubert, place de la Bourse.

Découpures. Sous le titre de *Découpures fantasmagoriques*, on trouve, chez Aubert, un cahier de dessins qui, découpés et placés entre une bougie et la muraille, forment des ombres fantasmagoriques très-curieuses. Ces découpures sont un joujou fort amusant pour les soirées, à la campagne. Le cahier offre 43 découpures, et ne se vend que 4 francs.

Albums POUR LA Campagne. Aux personnes qui partent pour la campagne, nous rappellerons que rien ne vaut, pour amuser ses hôtes pendant les jours de pluie ou de froid, ces albums, ces recueils de croquis ou de caricatures, ces collections de costumes, de vues, ces ouvrages souvent très-gais, quelquefois sérieux, toujours amusants et marqués au cachet de l'esprit parisien, tels que les publie la maison Aubert, la seule qui ait fait de cette spécialité l'objet d'une exploitation importante. — On trouve dans les magasins de la place de la Bourse des albums de tout genre et de tout prix, jusqu'à la somme incroyable de cinquante centimes. — Les albums de 6 et 8 fr. présentent une fort grande variété, et l'on peut, moyennant une dépense de 30 ou 40 fr., se composer une collection bien suffisante pour amuser, pendant toute la saison, une société nombreuse.

Diorama en miniature. Six jolis sujets transparents qu'on arrange à sa volonté pour former des abat-jour de lampe. Ces dessins font réellement un petit effet de diorama. C'est un charmant passe-temps des soirées. Chaque feuille : 4 fr.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Valenciennes, 36.